

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DES ETUDIANS.

Feuilleton des Annonces.

SAMEDI, 30 JANVIER 1841.

CONDITIONS.—Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de port non-inclus), payables 7/12 au bout de chaque mois.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissemens de cette ville.

Toutes communications doivent être adressées, franc de port, au propriétaire-imprimeur.

Les personnes de la campagne préposées comme AGENTS à la circulation du JOURNAL DES FAMILLES, sont priées d'agir en cette qualité pour le JOURNAL DES ETUDIANS.

ANNONCES.

DES RECHERCHES ayant été faites avec l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat pour les Colonies, par les amis de M. PATRICK DEEMOUR, que l'on suppose avoir perdu la vie durant les insurrections en Canada, pour information relative à l'état de ses affaires, on prie toute personne qui pourrait posséder quelque information à ce sujet de vouloir bien les communiquer à ce Bureau, pour les transmettre aux parties qu'elles concernent.

Par ordre

T. C. MURDOCH
Secrétaire en Chef

Maison du Gouvernement,
Montréal, 15 Janvier 1841.

A être publié dans la Gazette Officielle et autres journaux, durant l'espace de deux semaines.

LIVRES, PAPETERIES, &c.

A VENDRE au magasin de cette imprimerie: livres et autres effets suivans:

Mémoires du Marquis de Berwick, 2 vols. 8vo.

Histoire du Canada, 1 & 2

do	do	3 ^e	Parties
do	do	4 ^e	
do	de France,		
do	Romaine,		
do	Ancienne,		
do	Sainte,		

Cours d'Education,
Grammaire de Lhomond,
Instructions Jeunes Gens,
Cantiques des Missions,
Cantiques de Marseilles,
Testament double,

do simple, nouveau,

do do ancien,

Journée du Chrétien, dorée,

do do non dorée,

Semaine Sainte,

Livre de Vie,

Pensez-y-bien,

Neuvaine de St. Frs. Xav.

Tableau de la Messe,

Livre des enfans,

Paroissien,

Visites au St. Sacrement,

Alphabet double,

do do latin,

Grand Catechisme, Petit do,

Papier à lettre, foolscap,

pott, plumes, encre noire et

rouge, canifs, crayons, livres

de compte, ardoises, cire à

cacheter, oublies, BLANCS

d'Avocats, Ecriteaux, &c.

Québec, 16 Janvier, 1841.

On demande à cette imprimerie un jeune homme honnête et vigilant, pour colporter le journal et autres papiers.

JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.) QUATRE SOUS-

1^{re} ANNÉE.]

Samedi, 30 Janvier 1841.

[No. 8.

SOMMAIRE.—Poésie :—*Rosa Mystica*—Littérature :—*Le dernier des Mont-Mayeur (Suite et fin)*.—*Le dedans jugé par le dehors*.—*Les victimes du Trou Noir*.—*Réflexions*.—*Le carnet de l'ouvrier*.—*Faits divers*.

POÉSIE RELIGIEUSE.

(POUR LE JOURNAL DES ÉTUDIANS.)

MR. LE REDACTEUR,

Je vous transmets pour l'insertion le morceau suivant qui me paraît digne d'être reproduit. Cette pièce toute poétique est le démenti le plus formel à une assertion trop commune qui tendrait à établir l'incompatibilité du sentiment religieux avec le génie de la poésie, sa prétendue impuissance à produire aucune de ces inspirations sublimes auxquelles de grands poètes contemporains doivent leur éclatante renommée. La *Rosa Mystica* de Mr. Edouard Turquety met au grand jour la fausseté de cette opinion bizarre, déjà complètement réfutée par le poème de *Jocelyn* de Mr. De Lamartine. L. J. H.

ROSA MYSTICA.

O jeune Rose épanouie
Près du tabernacle immortel,
Vierge pure, tendre Marie,
Douce fleur des jardins du ciel ;
O toi qui sais parfumer l'âme
Mieux que la myrrhe et le cinnamo
Et l'encens même du saint lieu,
O toi dont la grâce est l'empire,
Toi qui ramènes d'uit souritè
Le pardon aux lèvres de Dieu !

Mère du Christ, reine de l'ange,
Oh ! laisse tomber jusqu'à nous
Cette auréole sans mélange
Que nous demandons à genoux ;
Cette lumière intérieure
Qui fait que la vie est meilleure
Et le poids du siècle moins lourd,
Lumière féconde en délice,
Où le cœur boit à plein calice
Les ivresses d'un pur amour !

Hélas ! il est tant d'amertume,
Tant de douleurs à consoler,
Tant d'êtres qu'un chagrin consume
Et qui nosent le révéler !
Leur existence est si troublée,

Que la pierre du mausolée
Brille à leurs yeux comme le port,
Et que, vaincus par la tempête,
Ils ne veulent poser la tête
Que sur l'oreiller de la mort !

O vierge ! écoute leur prière,
Sois indulgente et souris leur ;
N'abandonne pas sur la terre
Ces deshérités du bonheur.
Sois leur appui, sois leur patronne ;
Que ton bras sûr les environne
Et défende leur doux sommeil ;
Relève, relève, Marie,
Chaque fleur mourante et flétrie
Quin'a point de place au soleil.

Oh ! s'il est une âme oppressée,
Une femme au cœur innocent,
Qui garde un nom dans sa pensée
Et qui pleure en le prononçant ;
Oh ! verse l'espoir sur cette âme
Vacillante comme une flamme,
Dis lui qu'ailleurs on s'aime mieux,
Dis lui qu'elle a toujours un frère
Et que, séparés sur la terre,
Ils seront unis dans les cieux.

Rends à l'exilé qui t'implore
Un ciel plus calme, un jour plus beau,
Et comme un reflet de l'aurore,
Qui souriait à son berceau ;
Rends à l'orpheline égarée
Un peu de cette paix sacrée,
Trésor d'en haut quelle n'a plus,
Adoucis le fiel de ses larmes
Et dans un songe plein de charmes,
Fais lui voir ceux qu'elle a perdus.

Et puis sur cette route amère
Où Dieu sème tant de combats,
S'il était une pauvre mère
Dont le seul fils ne revint pas,
Soutiens dans sa longue détresse,
Soutiens l'enfant de sa tendresse
Qui marche avec peine et lenteur
Vierge sainte, Vierge divine,

Ne laisse pas croître l'épine
Dans le sentier du voyageur.

Et nous qu'un regret suit encore,
Quand nous te supplions bien bas
Au nom de ce Christ qu'on adore
Et que tu berças dans tes bras,
O Vierge ! ô toi qu'un regret touche,
Laisse descendre de ta bouche
Un langage délicieux :
O rose, entr'ouvre tes corolles,
Et tes parfums, et tes paroles
Nous feront respirer les cieux.

EDOUARD TURQUETY.

LE DERNIER DES MONT-MAYEUR.

(SUITE ET FIN.)

III.

Sur la route de Novare à Verceil, deux hommes cheval, qui avaient jeté la bride sur le cou de leurs montures, cheminaient silencieusement. Leurs manteaux étaient si bien fermés, qu'on ne pouvait distinguer à quelle classe ils appartenaient, seulement il était aisé de deviner à leurs tournures que l'un était jeune et l'autre vieux.

—Quelle heure peut-il bien être maintenant demanda le vieillard ?

—Neuf heures sonnaient quand la porte de la ville s'est refermée derrière nous, monseigneur, et il n'y a pas une demi-heure de cela. Vous plairait-il de presser le pas ?

—Non, il vaut mieux que l'assemblée soit un complet quand nous arriverons. Combien sont-ils ?

—Douze.

—C'est assez. Et vous répondez d'eux ?

—Comme de moi-même. La cause qu'ils sont appelés à défendre est d'ailleurs une garantie suffisante de leur fidélité.

—Ils sont bien connus des Novarais ?

—Et assez aimés, continua le jeune cavalier, pour qu'au premier cri de liberté jeté par eux, tout le peuple jette spontanément le sien et les suive sans balancer.

En parlant ainsi, ils parvinrent à une taverne de maigre apparence, isolée de toute habitation et que le voile épais de l'obscurité leur eut probablement dérobée si l'intelligent aubergiste n'eut placé à dessein derrière une des lucarnes enfumées, une lampe fort claire dont la flamme, incessamment agitée par les courants d'air, faisait l'effet d'une étoile qui vacille dans le brouillard.

C'est là, dirent les deux cavaliers en mettant pied à terre.

—Est-ce vous qu'on nomme Rosario ?

—Pour vous servir, répondit l'hôtelier d'une voix mal assurée. J'ai réuni vos compagnons dans ma salle d'armes : car vous n'ignorez pas que c'est ici le rendez-vous des meilleurs tireurs du Piémont. Moi-même, si je ne suis pas encore passé maître dans l'art de l'escrime, je puis...

—Prenez nos manteaux et conduisez-nous vers nos amis, interrompit l'un des nouveaux venus.

L'hôtelier obéit. Mais quand il fut seul il grommela entre ses dents :— Où me suis-je fourré, santa Maria ! Depuis que je m'occupe de politique, je n'ai plus un instant de repos ! Ma maison est devenu un repaire de conspirateurs. Si les sbires de monseigneur Visconti ont de bons yeux, mon affaire est sûre, et la potence me délivrera de tous mes soucis... Ah ! mon Dieu ! j'oubliais la pauvre femme qui est cachée là-dedans. Et Rosario ouvrant une petite porte masquée par un rideau, avertit Stéfana qu'elle pouvait venir.

—Eh bien ! dit Rosario, avez-vous entendu ?

—Oui. C'est sa voix, c'est mon fils, mon pauvre fils ! Ah ! Rosario, que d'inquiétudes et de tourmens il me cause !

—Et à moi, donc ! Comptez-vous pour rien l'embaras où il me met ? transformer ma paisible auberge en une caverne de conjurés ! ceci passe la plaisanterie. Du reste, il joue gros jeu, car si le sire de Mont-Mayeur est l'âme de la conspiration, c'est Matteo qui en est le bras le plus actif, et dans des mêlées de ce genre, l'âme est moins exposée que le bras.

—Hélas ! dit Stéfana avec un soupir, cet homme n'a-t-il donc conservé les jours de mon fils que pour le livrer à des périls toujours renaissans ? où s'arrêteront les droits qu'il a sur lui, et quels sont ses projets ?

—Je ne sais ; mais ce qu'il y a de certain, dit Rosario d'un air entendu, c'est que ce baron n'est pas un maladroit ; il sait que la popularité est une plante qui ne pousse que sur les terrains arrosés de pièces d'or et de brillantes promesses et il sème largement les unes et les autres... Mais à quoi songez-vous donc, mère Stéfana ?

—Je songe à l'engagement que vous avez pris de me faire tout entendre. Car je dois rendre compte à la signora Angela de tout ce qui se sera passé ici.

—Suivez-moi, donc, dit l'hôtelier en la conduisant dans un corridor obscur.

Transportons-nous un instant dans le réduit assez délabré que Rosario décorait pompeusement du titre de salle d'armes. Les douze affidés de Matteo, placés en rond autour d'une table couverte de cruches des meilleurs vins du Novarèse, s'étaient levés respectueusement à l'arrivée de Jacques. Il jeta rapidement sur chacun d'eux un regard investigateur, prit place au milieu d'eux et ordonna à Matteo de s'asseoir près de lui.

Vous êtes exacts, messires, cela est d'un bon augure. Je me souviens de vous tous. Mon fidèle Matteo m'a dit vos griefs et la vengeance que vous en voulez tirer. Par le Christ, je vous aiderai ! Vous, Cristofano, vous êtes le fils du prévôt des archers de Milan que Visconti a fait exécuter le lendemain de son entrée... Vous, Biagio, je vous reconnais. Vous étiez à deux pas de l'échafaud, lors de l'exécution de Novare, et vous avez vu tomber la tête de votre frère Dionysio. Vous autres, Girolamo, Giuseppe, Tibaldo, vous étiez de la maison de Martino-della-Torre, et l'affection que vous leur avez gardée au fond de votre cœur est encore assez chaude pour qu'en y jetant une étincelle, il en surgisse un vaste incendie. Nous vous verrons à l'œuvre... C'est demain l'anniversaire de l'entrée d'Othon à Novare. Cet anniversaire sera célébré par une fête. Laisserons-nous

élever par l'usurpateur une colonne en souvenir de son avènement, quand nous pouvons creuser sous sa base un abîme pour l'engloutir ? Consultez vos esprits, descendez dans vos cœurs, êtes-vous prêts ? Il n'y eut qu'un cri de rage et de malédiction contre Visconti.

—Jurez donc tous, sur la croix de cette épée, de combattre jusqu'à la mort.

—Nous le jurons, répondirent tous les conjurés. Jacques encouragea de la parole et du regard ces dispositions unanimes. Puis il déroula son plan, et confia à chacun la mission qui lui convenait le mieux. Mais dans cette distribution, Matteo était oublié.

—Et moi, monseigneur ?

—Vous, Matteo, je vous ai réservé la mission la plus dangereuse. Demain il y aura fête à la ville et fête au palais. Pendant que vos amis feront justice des idolâtres, vous vous attaquerez à l'idole et vous la renverserez à vos pieds !

Le baron jeta sur la table un poignard.

—Les officiers viendront le soir baiser la main de l'archevêque. Songez que vous devez être le dernier admis à cet honneur. J'ai pensé qu'à tout autre, le courage faillirait à l'œuvre.

—Certes, ce n'est point un hasard aveugle qui a dicté votre choix, répondit Matteo d'une voix amère. Messire Jacques sait bien que je n'ai pas le droit de lui désobéir.

L'assemblée fut levée peu d'instans après, et les conjurés se séparèrent en se promettant encore une fois aide et assistance pour le lendemain.

Stéfana sortit alors de la chambre où elle s'était cachée. Son attitude trahissait un profond découragement. Elle resta plongée dans une douleur morne jusqu'à ce que Rosario, qui était allé faire sa ronde après le départ de ses hôtes, rentrât en lui disant : « Eh bien ! mère Stéfana ?

—Si le ciel ne vient à son secours, Matteo est perdu ! Oh ! maudite soit cette journée !

—Cette journée ! malgré mes préventions, elle n'est déjà pas si mauvaise ! Tenez, en finissant ma tournée dans la chambre où viennent de s'élaborer de si noirs projets, voilà ce que j'ai trouvé... Avec les sequins que m'a donnés messire Jacques, cela doit faire une recette assez ronde.—Et Rosario montrait à Stéfana une croix d'or attachée à une cordelette de soie noire.

Stéfana contempla d'un regard avide ce hochet précieux, puis après un silence pendant lequel l'agitation de sa poitrine avait trahi le tumultueux désordre de ses pensées : — « O mon Dieu, s'écria-t-elle en joignant les mains, mes souvenirs ne me trompent pas ! cette croix ! à qui appartient-elle, Rosario ?

—Je ne le sais ni ne veux le savoir. Ce sont de ces trouvailles qu'on ne rend pas.

—Qui vous parle de la rendre ! Je vous l'achète... Oh ! par grâce, cédez-moi cette croix !

—Vous êtes bien pressée ! il faudrait consulter quelqu'honnête ciseleur...

—Estimez-en vous-même le prix... je m'en rapporte à vous.

—A la bonne heure, dit l'hôtelier, vous paraît-il exhorbitant de me la payer dix sequins ?...

—Demain matin vous les aurez, dit Stéfana. Adieu.

Elle apporta en effet le lendemain la somme promise à Rosario. Elle prit la croix, et c'est, à peine si, dans son trouble, elle entendit l'hôtelier qui murmurait : « Ce morceau est de l'or le plus fin et du travail le plus magnifique... Vous avez fait un bon marché... dix sequins ! ce n'est vraiment pas trop payé. »

Elle s'éloigna sans répondre.

—Quel drôle de caprice, pensa Rosario en la suivant de l'œil. Ne dirait-on pas qu'elle a oublié la conspiration et jusqu'à son fils même... Je parierais que pour ce brin d'or, elle m'a donné le fond de sa pauvre bourse... Ce que c'est que la coquette !

IV.

—L'heure approche, Matteo.

—Laissez-moi me recueillir, monseigneur. Car il faut que je puise dans la prière la force d'accomplir votre volonté, et que je demande à Dieu d'avance le pardon du crime que vous m'ordonnez de commettre !

—Ame pusillanime ! Ame oublieuse ! pensa Jacques en s'éloignant du jeune capitaine. N'importe, j'aurai les yeux sur lui.

Mais Angela, instruite des moindres détails de la scène qui s'était passée la veille chez Rosario, avait résolu de balancer par son influence celle du baron de Mont-Mayeur et d'arracher Matteo à la puissance du démon qui le poursuivait, en remplissant auprès de lui la mission de l'ange du bien.

La journée s'était passée dans des jeux splendides. Nul grondement intérieur ne faisait pressentir l'éruption prochaine du volcan. Le soir vint. Le palais s'illumina de mille flambeaux et un trône étincelant d'or et de broderies reçut le protecteur des provinces milanaïses. Les seigneurs novarais, les chefs militaires, furent admis à s'agenouiller l'un après l'autre devant l'archevêque. Matteo introduit par les soins de Jacques, était mêlé à la foule et attendait son tour.

Quand il fut venu, Jacques s'avança vers lui et lui dit à voix basse : « Raillerez-vous au dernier instant ! »

Matteo adressa à Jacques pour toute réponse un regard où se peignait la résignation du désespoir. Il fit quelques pas et une autre voix retentit à son oreille. C'était celle d'Angela, qui, s'enhardissant pour la première fois, lui dit d'un ton pénétré qui trahit presque l'aveu de son amour :

—Serez-vous un lâche assassin ?

Il monta les degrés du trône à pas lents. Son cœur battait à rompre sa poitrine. Il tremblait de désobéir à Jacques ; il tremblait de s'attirer le mépris d'Angela. Il eut voulu mourir avant d'arriver à Visconti. Cependant, vint le moment où il dut s'agenouiller devant l'archevêque. Alors, comme si la mauvaise pensée eut prévalu, il tira son poignard. Ce fut par toute la salle une clameur aigüe et stridente à laquelle succéda aussitôt un silence glacé. Tous les yeux se portèrent sur Matteo. Il était debout, l'œil hagard, le front pâle... mais ses mains avaient lâché le poignard qui gisait à ses pieds.

Deux archers se précipitèrent sur lui, lorsqu'un bruit étrange éclata aux portes du palais. Un messager vint annoncer que tout un quartier de la ville était au pouvoir des rebelles et, en même temps,

une troupe d'insurgés conduite par Cristofano, déborda tumultueusement sous le péristyle aux cris de *viva il Anziano della Torre!* on laissa Matteo pour Cristofano et une lutte sanglante commença entre les archers d'Othon et la bande furieuse des conjurés.

Matteo, qui, à la faveur de cette confusion, était parvenu à s'échapper, fut arrêté à l'angle de la tour carrée du château par un homme qu'il reconnut pour être un des serviteurs les plus dévoués d'Angela.

— Si vous avez quelque souci de votre salut, lui dit cet homme, venez avec moi.

Matteo ne résista pas et suivit son guide. Après avoir parcouru deux ou trois rues obscures ils arrivèrent à une espèce de hangar dont la porte s'ouvrit et laissa voir trois chevaux harnachés qui semblaient prêts à partir.

— Où allons-nous ? dit le capitaine.

— A Chambéry, répondit une femme voilée que Matteo n'avait point aperçue, — chez le duc Amédée de Savoie qui a accordé l'hospitalité à mon père.

— Angela, s'écria Matteo, Angela ! !

Mais avant qu'il eut pu en dire davantage, Angela lui imposa silence d'un signe bienveillant, et ils partirent tous trois au galop.

Deux heures après, non loin de Novare, sur une colline à demi-coupée par les rayons obliques de la lune, Jacques, profondément abattu, contemplait les derniers vestiges de cette insurrection avortée, ici les feux de bivouac des soldats d'Othon, là des restes d'incendie.

— Malédiction d'enfer ! disait le vieillard en se tordant les mains avec rage, tous ces plans si sagement combinés, ces mesures si bien prises, tout cela ruiné, détruit par la trahison de Matteo ! Enfant ! il ne connaît pas Jacques de Mont-Mayeur ! oh ! je le retrouverai... et alors, malheur à lui ! il ne se souvient donc plus que l'air qu'il respire est à moi ! une dette aussi sacrée ne s'oublie point, pourtant !... patience, patience... d'une manière ou d'une autre, il la paiera !

V.

Au bout de six mois environ, Jacques, qui était revenu s'installer dans sa seigneurie de Mont-Mayeur, sur les confins de la Savoie, apprit que Matteo, réfugié avec Angela et son père à la cour d'Amédée, était sur le point de voir se réaliser le rêve de toute sa vie. Le jeune capitaine, dont la mère, suivant tous les rapports, avait péri dans l'échauffourée de Novare, allait épouser la fille de l'ancien podesta. A cette nouvelle, la sombre fureur de Jacques s'était rallumée. Il souffrit d'innommables angoisses en songeant que cet homme, qui s'était juré de son serment, qui avait, au mépris d'un engagement solennel, compromis ses espérances et abreuvé de mécomptes son ambition, allait enfin trouver le bonheur et le repos, après les lui avoir ravés à jamais. Il se rappela les déceptions cruelles dont Matteo avait été la cause, la consolidation de la fortune de Visconti, l'abaissement irrévocable de la sienne, et calculant tout ce qu'il avait souffert, il résolut de se donner le plaisir des représailles et de mourir vengé.

Dans cette disposition bien arrêtée, il vint à Chambéry. A son aspect, une crainte indicible

s'empara de Matteo. Angela, elle-même, ne put se défendre d'un triste pressentiment. Cependant, Jacques affecta les dehors d'une inaltérable douceur et d'une paternelle affection, et Matteo fut trompé. Un jour, enfin, le baron demanda comme une faveur de faire célébrer à Mont-Mayeur le mariage des deux fiancés ; il voulait, disait-il, que les épousailles fussent le prétexte d'une fête qu'il désirait donner à ses vassaux. Matteo, accablé par une bienveillance dont il se jugeait indigne, n'osa refuser.

Le jour désigné pour le mariage arriva : des appartemens somptueux avaient été destinés au vieux Ferrari, à sa fille et à Matteo ; la chapelle gothique s'était coquettement parée pour recevoir les deux enfans qui allaient venir implorer du ciel aide et protection. Le maître-autel exhalait de suaves odeurs et reflétait dans ses dorures les feux de la double illumination qui le couronnait.

— Qu'avez-vous, dit Jacques à Matteo après la cérémonie, vous avez l'air préoccupé. Auriez-vous, par hasard, vous, l'heureux époux de la belle Angela, quelque tristesse dans le cœur ?

— Hélas, répondit Matteo, devant un présent aussi splendide, les souvenirs du passé reviennent en foule et l'esprit effrayé voudrait pénétrer le secret de l'avenir !...

— Folies que tout cela, reprit Mont-Mayeur avec un sourire empreint d'une ironique amertume. Jouis sez du présent : le passé est quelquefois un remords, et plus souvent l'avenir est un rêve....

Le soir, des barques ornées de banderoles et de falots de diverses couleurs voguaient au hasard sur le petit lac de Ste-Hélène, dont les eaux limpides reflétaient les rayons mourans du soleil d'automne à demi plongé dans l'abîme de l'horizon. Les villageois de Combefort, de St-Pierre-de-Souci et de la Rochette étaient accourus à la fête donnée par le puissant seigneur. Ici l'on dansait, là on chantait, partout, c'était une joie pleine de franchise et d'abandon.

Angela, seule, assez près de son père dans une nacelle dirigée par deux habiles rameurs, éprouvait, depuis une heure qu'un hasard l'avait séparée de Matteo, une secrète appréhension et contemplait, absorbée dans un triste silence, les deux tours de Mont-Mayeur qui, placées en sentinelles entre la vallée de La Rochette et celle de l'Isère, semblaient, au milieu des lueurs fantastiques du crépuscule, deux fantômes dont les ombres noires se jouaient capricieusement dans le miroir du lac.

Pendant ce temps, Matteo avait été mystérieusement conduit dans la plus haute de ces deux tours. Après avoir traversé plusieurs chambres obscures, il était parvenu à une salle plus grande que les autres, faiblement éclairée par quelques lampes de fer et complètement tendue de noir. A cet aspect lugubre, il frissonna. Son guide, qui portait un masque, lui fit signe de s'asseoir et se tint debout près de lui. Alors, quatre hommes masqués entrèrent et prirent place sur des tabourets disposés en cercle au fond de la salle. Quand ils furent assis, Mont-Mayeur parut.

— Jacques ! s'écria Matteo avec désespoir.

— Oui, Jacques ! répéta le baron en venant à lui. Et si tu veux savoir le mot de cette énigme effroyable, rappelle-toi mes paroles de tantôt : " *Le pas-*

est quelques fois un remords ; plus souvent l'avenir est un rêve !^o Tu as commis le crime de parjure, Matteo, et tu vas en recevoir le châtimeut... Sur ma tête et sur Dieu ! as-tu dit lorsque je te demandais si tu consentais à m'appartenir corps et ame ! Ah ! tu as été oublieux ; moi, je me suis souvent ! Je vais te faire accomplir la première partie de ton serment... tu l'acquitteras de la seconde au ciel... c'est un compte entre Dieu et toi !

—La violence justifie la violence, dit Matteo en tirant son épée ; défendez-vous !

Sur un signe de Jacques, Matteo fut désarmé et garotté. Il fallut céder au nombre.

—C'est un gueu-apeus, reprit-il. Je ne m'abaisserai pas à la prière. Ma vie est-à vous, prenez-la. Je n'essaierai pas de vous épargner ce dernier crime.

—Guiscard, dit Jacques à l'un de ses aides, confessez cet homme, car il a faussé sa parole et est condamné à mourir... et vous, messire, signez l'arrêt du coupable.

En échange, voici le testament que je vous ai promis et qui règle entre vous cinq le partage de mes possessions seigneuriales après ma mort.

Alors, un billet fut approché du patient et le plus vigoureux des serviteurs de Jacques ayant saisi la doloire qui servait ordinairement à tailler le marc du pressoir, l'exécution ne se fit pas attendre et la tête de Matteo roula sur le plancher.

Ils se retirèrent tous. Mais Angela, poussée par ses inquiets soupçons, s'était introduite furtivement dans la tour, et à la vue du cadavre de Matteo, sa douleur s'exhala en cris déchirans. Ce fut bientôt une consternation générale et les réjouissances furent soudainement suspendues.

Le baron, caché dans les taillis d'un bois qui dominait le lac, écoutait de loin ces cris dont l'écho soulevait déjà en son âme d'impitoyables remords. Cédant à leur instinct, il voulut fuir, il fit quelques pas... une femme, qui l'avait aperçu, vint rapidement à lui et se précipita à ses genoux.

—Qui êtes-vous vous ? dit Jacques avec impatience.

—Vous ne me reconnaissez pas, Monseigneur ! oh ! c'est que j'ai tant souffert... J'ai passé dans les cachots de Visconti une année entière au bout de laquelle il m'a accordé ma grâce... J'ai fait la route à pied de Novare jusqu'ici ; et savez-vous ce que j'apprends en arrivant ?... on dit que mon fils est mort, qu'il a été assassiné dans ce château ! Oh ! si vous êtes encore ce bon et loyal seigneur d'autrefois qui avez sauvé Matteo d'un supplice affreux, ayez pitié de sa pauvre mère ! oh ! dites-moi, ce que j'ai entendu est-il vrai ?

—Laissez-moi, dit le baron en la repoussant, laissez-moi.

—Non ! je ne vous laisserai pas. Si mon fils est mort, s'il a été victime d'un crime atroce ; si l'aut que son père le venge... et vous seul pouvez me dire quel est son père et où il est...

—Moi !

—Vous. Écoutez. Deux mots suffiront. La veille de l'insurrection des Novarais, une assemblée s'est tenue chez l'hôtelier Rosari... L'un des conjurés y a perdu cette croix d'or, et cette croix d'or ne pouvait être portée que par le père de Matteo. Vous savez le nom de tous ces hommes

Au nom du ciel, monseigneur, dites-moi quel est celui à qui elle appartenait.

—Arrêtez ! s'écria Mont-Mayeur avec un accent terrible ; vous étiez à Albe en 1519 ?

—Oui... au couvent des Bénédiclines....

—Malheur et damnation ! s'écria le baron d'une voix qui n'était plus de ce monde... C'est moi qui avais au cou cette croix d'or !

Stéfana le regarda avec des yeux effrayés. Elle tremblait de deviner la vérité tout entière. Jacques tomba dans un état de stupeur et d'abattement qui tenait presque de la folie. Ses dernières paroles ne laissèrent plus de doute à la malheureuse mère.

—Dieu a été juste ! dit-il, d'un ton solennel ; il a frappé en moi l'amour du père et l'orgueil du gentilhomme ! J'ai anéanti ma race et tué mon fils ! Stéfana !—Maudissez-moi et plaignez-moi, car Dieu a confondu dans ce coup exécrable le crime et le châtimeut ! !

Il tomba à son tour aux genoux de Stéfana. Mais elle s'éloigna de lui avec horreur et le laissa seul.

Huit jours après, Angela, admise au couvent des Bénédiclines d'Albe, avait obtenu que la pauvre Stéfana y vint finir ses jours. Quant à Jacques, qui ne reparut jamais, on redemanda vainement son cadavre aux eaux du lac et aux flocs de l'Isère, la chronique du pays assure qu'on ne le retrouva ni vivant ni mort.

Ses complices ne purent d'ailleurs recueillir le prix de leur forfait. Amédée IV lança immédiatement un édit par lequel il confisqua au profit de la couronne ducal les biens et fiefs du sire de Mont-Mayeur.

MOLÉ-GENTILHOMME.

LE DEDANS JUGÉ PAR LE DEHORS.

Reprenons l'homme par le haut.... Un mot encore sur sa coiffure.

LE CHAPEAU.

L'étudiant bambocheur porte un chapeau rapé très penché sur l'oreille.— L'étudiant laborieux en porte un très rapé enfoncé sur les yeux.— L'étudiant béjaune, qui débarque de Carpentras ou de Brive-la-Gaillarde, promène dans les rues un chapeau blanc, gris ou bleu de ciel pointu, rond, à grands bords, à large cordon, orné de glands de baldaquin,

Le bottier, le boucher, l'épicier en grande tenue, adorent le chapeau de soie à longs poils.— Le chapeau de même étoffe, à poil ras, à forme haute et à bords étroits, est la parure du menuisier et du maçon endimanchés.

Le vieil employé, le vieux rentier, portent naïvement le vieux chapeau aux bords relevés par devant et par derrière ; s'il vient à pleuvoir, ils le couvrent du mouchoir de poche à carreaux, dont ils retiennent les coins dans les dents.

Avez-vous des prétentions à la philosophie, vous vous affublez d'un chapeau très bas, à très grands bords. Si vous visez à l'originalité, vous adoptez la forme de pain de sucre ou de plat à barbe renversé.

L'HABILLEMENT EN GÉNÉRAL.

Il est rare qu'un homme distingué par son esprit ou son mérite soit recherché dans sa mise ; il

est très ordinaire même qu'il pousse sur ce point la négligence au delà des bornes raisonnables.

Le médecin, le chirurgien, le notaire, l'avocat, l'artiste de talent, s'habillent de couleurs sombres; — le magistrat se croit obligé d'honneur à une extrême gravité et ne porte que du noir.

Le boutiquier a bien aussi un habit noir, mais il le conserve pour les enterremens et les mariages. Son goût le pousse au bleu clair, au marron et au vert brillant. — Le petit marchand des faubourgs va plus loin: il descend jusqu'à la couleur cannelle et même caca-d'voie.

Le vieux soldat, quel que soit son rang dans le monde, porte la grande redingote bleu de Prusse qu'il appelle une capote. Ce vêtement est aussi la parure du charcutier retiré et du chef d'atelier, quand il régale sa famille au *Suivage* ou au *Moulin d'Amour*.

Un homme comme il faut ne s'habille jamais le dimanche. Ce jour-là un élégant évite de paraître dans les rues et un dandy fait un circuit d'une lieue pour ne pas traverser une promenade publique.

La redingote à la propriétaire et le paletot de couleur brune et de beau drap, sont portés par le banquier, l'agent de change, le gros négociant et le rentier de premier ordre. La même redingote, le même paletot de couleur jaune ou blanche, à longs poils et à gros boutons, décorent le marchand de contremarques, le propriétaire d'animaux féroces, le chevalier du lustre.

LA GESTICULATION.

L'orateur qui accompagne son discours de gestes fréquens, variés et naturels est généralement un esprit vif et brillant; celui qui débite ses harangues sans faire le moindre mouvement est plus généralement encore un esprit lent et lourd.

L'homme sensé gesticule peu, l'homme spirituel gesticule davantage, l'imbécile ne gesticule pas du tout.

Cette espèce de sot qu'on nomme le *danseur de corde*, c'est à dire l'homme à la fois bavard, vide, emphatique, vaniteux, prétentieux et outrecaudant, est très gesticulateur. Non content des mouvemens de sa physionomie, — car il cligne les yeux ou les écarquille, ouvre la bouche toute grande, la ferme avec contraction et prend un air triste, gai ou pleureur, suivant le sens de ses paroles, — il aide encore à l'expression de son discours par des mouvemens de tête, de corps, de bras et de jambes; il se porte sur une hanche puis sur l'autre, cambre son torse, le redresse ou le courbe, en un mot, se livre à une foule d'exercices qu'il prend pour l'art mimique et qui ne sont à vrai dire que grimaces et contorsions.

Parmi les gestes détestables, il faut placer en première ligne ceux du grand-papa qui consistent à déboutonner et reboutonner le gilet de l'interlocuteur, — à prendre l'auditeur par le devant de son habit et à le secouer de temps en temps, — à l'arrêter tous les trois pas, à repartir, à l'arrêter encore et à continuer ainsi jusqu'à ce qu'il tombe d'impatience et de lassitude, — enfin à marquer la mesure de toutes les phrases par un petit coup sec appliqué sur l'avant-bras du patient, et toujours à la même place jusqu'à détachement du poignet. —

Toutes choses qui font rire d'abord et finissent par faire prendre en grippe la gesticulation.

LES POSES ET LES AIRS.

Le fat tient la tête rejetée en arrière, comme le vaniteux, ou penchée en avant comme le myope. — Malgré la meilleure vue, il vous lorgne toujours ou cligne les yeux en vous parlant, ne paraît pas vous écouter et affecte de ne pas vous répondre.

L'homme faux balbutie, pèse et retourne ses mots *in petto* avant de les risquer et ne vous regarde jamais en face.

Le bon enfant, cet excellent ami qui vient toujours puiser dans votre bourse, vous aborde en riant, les bras ouverts et le ventre en saillie.

Le bourru, le grognon vous écoute la tête basse, vous répond sans lever les yeux, sans tourner le visage de votre côté, et vous rend un service de l'air maussade qui semblerait annoncer un refus.

L'homme qui se croit un personnage place une main dans son gilet et l'autre sur ses reins, c'est la pose napoléonienne. — Le fat rajuste sa cravate par de petits mouvemens de tête, ou caresse ses favoris, cambre sa taille et la prend à deux mains. — Le nigaud passe un petit peigne dans sa moustache. — Le dandy met les pouces dans les entourures de son gilet. — Le mal appris fourre les mains dans les poches de son pantalon, le flaneur les enfonce dans les poches de son habit.

LA VOIX.

Nous avons tous une voix naturelle et une voix artificielle. La voix naturelle est employée aux besoins du ménage, aux conversations d'affaires ou d'amitié; la voix artificielle, que les artistes nomment la *voix des dimanches*, est consacrée aux discours en public, aux visites de cérémonie et aux déclarations d'amour.

La voix des dimanches a quelque chose de plus ronflant, de plus guttural que la voix ordinaire.

Prenez par la main celui qui prétend être exempt de ce travers, introduisez-le dans une société qu'il ne connaît pas, et au moment où il franchira le seuil du salon, écoutez.... c'est la voix des dimanches qui salue la maîtresse de la maison.

La voix a une grande signification, mais comme le caricaturiste serait fort embarrassé pour la peindre, nous nous bornerons à quelques observations générales.

Une voix commune est presque indispensablement la compagne d'un esprit trivial, d'une éducation vulgaire et d'un caractère sans distinction.

Une voix criarde n'appartient jamais à une personne de bonne compagnie.

Une voix flûte indique chez l'homme fait un petit esprit et un caractère mesquin.

La voix dure est un signe de force, d'énergie et de ténacité, à moins qu'elle ne soit due à l'usage de l'alcool ou à l'habitude de vivre en mauvaise société.

LE DÉBIT.

La physionomie de deux personnes qui causent vous fera comprendre, si non le sujet, du moins la manière dont elles parlent; car l'homme qui parle trop doucement nous endort, — celui qui parle trop vite nous fatigue, celui qui bredouille nous impatiente, celui qui cherche ses mots nous agace les nerfs, — celui qui parle d'un ton monotone sans desserrer les dents nous excite à bâiller, — ce-

lui qui crache en parlant, celui qui nous parle sous notre nez nous inspirent le dégoût; — celui qui crie nous assonime, celui qui saute d'un sujet à un autre nous fait rire et nous met en colère; — enfin celui qui perd le fil de son discours et répète souvent: " Je disais donc! ... où en étais-je? " nous fait donner au diable.

Parler est un art dont beaucoup d'hommes fort spirituels n'ont pas la pratique et dont quelques-uns possèdent l'instinct, ce qui nous fait porter à première audition des jugemens que nous réformons souvent en appel.

LES HABITUDES.

Les habitudes sont une faiblesse chez le vieillard, un travers chez l'homme mûr et un défaut chez le jeune homme; chez l'enfant elles sont presque un vice.

Une grimace long-temps répétée finit par devenir un tic, de même une habitude dégénère en manie, et une manie n'est autre chose que la folie sur un point donné, comme le tic un *détraquement* partiel de la machine animale.

Les habitudes sont donc plutôt une maladie que les symptômes de tel esprit ou de tel caractère, et à ce titre nous n'en parlerions pas si quelques unes ne rentraient dans le domaine de la caricature.

Celle, par exemple, de ne pouvoir manger quand la place qu'on occupe ordinairement à table est prise par un autre.

Celle de ne pouvoir dormir dans un autre lit que le sien, ce qui rend les voyages très difficiles.

Celle de se promener tous les jours à une heure marquée, vint-il à pleuvoir des hallebardes.

Celle de ne pouvoir s'endormir qu'en lisant son journal, ce qui d'abord est peu flatteur pour le journaliste, et vous condamne ensuite à autant de nuit blanche qu'il y a d'interruptions dans l'envoi de la feuille.

Il nous resterait beaucoup d'autres manies à passer en revue; mais il vaut mieux terminer là ce chapitre et nous occuper des goûts, des jeux et des divertissemens dans lesquels se reflètent quelques nuances de l'individualité morale. C'est ce que nous ferons la prochaine fois.

CH. PHILIPPON.



LES VICTIMES DU TROU NOIR

A CALCUTTA.

En 1756, Surajah Sowlah ayant succédé à son grand-père Aliverdy Cawn, nadab du Bengale, résolut de chasser de ses Etats les Anglais dont la domination commençait à s'étendre dans l'Inde. Il vint donc à Calcutta, s'empara du fort, chassa de la ville ceux qu'il y trouva, et fit enfermer les cent quarante-six prisonniers faits par ses soldats dans une prison appelée depuis le *Black-hole* (trou noir). Il était près de huit heures lorsque ces cent quarante-six infortunés, épuisés par la fatigue du combat, furent entassés dans ce donjon de dix-huit pieds carrés, par une étouffante nuit du Bengale. Ils ne respiraient qu'à travers deux fenêtres garnies de barres de fer si serrées qu'elles laissaient à peine échanger l'air frais. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis leur entrée dans ce cachot, lorsqu'ils éprouvèrent tous une transpiration qui amena

une soif brûlante. Ils cherchèrent divers expédients pour laisser plus de place et d'air dans la chambre; tous se déshabillèrent; chacun mit son chapeau en mouvement; de temps en temps ils s'asseyaient sur leurs jarrets, mais à chaque fois quelqu'un de ces malheureux tombait et succombait immédiatement à la suffocation. Avant neuf heures, la soif devint intolérable et la respiration difficile. Ils s'efforcèrent de briser la porte, mais ce fut en vain. Enfin, la soif leur donna à presque tous une exaltation et un délire tels qu'ils insultèrent leurs gardes pour les exciter à faire feu sur eux. De l'eau! de l'eau! fut le cri général. On leur apporta de l'eau, mais en très petite quantité, et ce rafraîchissement était tellement insuffisant qu'il n'eut d'autre effet que d'augmenter et d'irriter leur soif, comme quelques gouttes d'eau jetées sur le feu excitent et nourrissent la flamme. Les cris: de l'eau! devinrent horribles de désespoir; quelques hommes furent soulevés aux pieds dans cette effrayante confusion. Cette scène de douleur amusait leurs gardes, qui ne leur donnaient de l'eau de temps en temps que pour avoir le plaisir de les voir se battre entre eux pour s'en emparer; les gardes poussèrent la cruauté jusqu'à apporter des lumières aux barreaux pour ne rien perdre de cet affreux spectacle.

Avant onze heures, un tiers de ces malheureux était mort. La soif était devenue telle, que c'était une sorte de rage délirante; M. Holwell, celui qui, échappé aux dangers de cette nuit horrible, a transmis ces détails, conserva sa bouche humide en suçant la transpiration qui inondait les manches de sa chemise, et en recueillant les gouttes de sueur qui ruisselaient de son front sur son visage. Vers minuit et demi, presque tous ceux qui vivaient encore eurent un nouvel accès de rage et de délire. Ils s'aperçurent que l'eau augmentait leur douleur. De l'air! de l'air! fut le nouveau cri qu'ils hurlèrent avec désespoir. Toutes les injures qu'ils purent imaginer, tous les noms outrageants dont ils purent charger le soubab et ses officiers, furent répétés à l'envi pour forcer la garde à tirer sur eux. Chacun se disputait le bonheur de recevoir la première balle. A ce moment ils firent une prière générale au ciel pour qu'il leur accordât la mort, qu'ils préféreraient tous à l'excès de leurs souffrances. Quelques uns moururent à cet instant-là; on ne les plaignit pas, ils n'avaient plus soif ni besoin d'air. Une odeur infecte commençait alors à s'exhaler des vivants comme des morts!

Vers deux heures du matin, ils entouraient les fenêtres de si près, que quelques uns moururent debout, et que leurs cadavres restèrent maintenus dans cette position. Lorsque le jour commença à paraître, l'odeur des cadavres était devenue insupportable. A ce moment le soubab, qui venait d'apprendre ces désastres envoya un de ses officiers pour demander si le chef vivait encore. On lui montra M. Holwell, et à six heures l'ordre vint de les mettre en liberté.

Sur cent quarante-six qui étaient entrés la veille au soir, vingt-trois sortirent vivants de cette horrible prison, et presque tous en sortirent avec une fièvre putride. Les corps morts furent tirés du *Black-hole* par les soldats et jetés pêle-mêle dans

le fossé d'un ravelin inachévé, qu'on recouvrit ensuite de terre.

C'est à la mémoire de ses infortunés compagnons que M. Holwell fit élever, quelques années après, l'obélisque qu'on voit à Calcutta près de la grande fontaine.

REFLEXIONS.

Soyez en garde contre l'humeur; c'est un ennemi qu'on porte partout avec soi jusqu'à la mort; il entre dans les actions, et trahit si on l'écoute. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes: elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vil et insupportable. Défiiez-vous de cet ennemi. Craignez les dieux, cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme: avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, la gloire sans tache. — *Fénélon.*

ENDURCISSEMENT.—L'habitude des vices familiarise le cœur avec le mépris des devoirs. Dès lors, n'étant plus dirigé par le respect de soi, ni par le respect d'autrui, ne sachant plus rougir de ses égarements, tout moyen de le ramener est sans puissance. Aussi peu ébranlé par les bons conseils que pas les bons exemples, il résiste à toute impulsion vertueuse; toujours trop faible contre l'endurcissement que produit le goût décidé du désordre. De là, on a observé que le premier pas dans la carrière des vices était moins blâmable par la nature propre de l'égarement, qu'il n'est dangereux par les suites funestes qu'il entraîne.

LE CARNET DE L'OUVRIER.

Celui qui bâtit sa maison avec l'argent des autres ne prospérera point.

Celui qui ne travaille pas est tout prêt à mal faire; l'homme laborieux n'a pas cette chance.

L'habit rapiécé fait honneur à la femme de celui qui le porte.

On se croit excusable en disant: *J'ai oublié!* c'est cet oublié-là qui est une faute.

La vie de celui qui se suffit à lui-même est pleine de douceurs.

Que tout ce qui est véritable, bienséant, juste, pur, aimable, vertueux et digne de louanges, soit l'objet de vos pensées.

Ne tenez pas pour vrai tout ce qu'on entend dire.

Si les parents n'oubliaient jamais que près de leurs enfants ils représentent Dieu, leur autorité serait douce, ferme, tendre, et lente à la colère. L'autorité de Dieu n'est pas autre.

Le pauvre n'est pas autant qu'il le croit privé du bonheur de faire du bien; car il a plus de pouvoir que le riche pour s'opposer au mal.

FAITS DIVERS.

SUICIDE EN PARTIE DOUBLE.—Avant hier le nommé Daniel Hogan, de Mulberry street, ayant eu une querelle avec sa femme, se rendit dans sa chambre, prit un fusil chargé, et se le tira dans le côté gauche. La balle lui traversa le cœur; le poumon et ressortit par la tête. En voyant ce terrible spectacle, sa femme désolée crut lui devoir

de l'imiter, et elle avala une fiole de sublimé corrosif préparé pour détruire les punaises. Elle mourut, en effet, quelques heures après son mari!

Courrier des Etats Unis.

—Les journaux anglais ont presque oublié leur princesse royale dans son berceau; c'est maintenant au perroquet du prince Albert qu'ils font leur cour. Ils en disent des merveilles (du perroquet). Il est âgé de trois ans et est en Angleterre depuis environ 16 mois. Il prononce plus de 800 mots anglais, et peut dire plusieurs phrases en français. Il chante, avec une grande sensibilité (great feeling) le premier couplet de "*The flag that braved a thousand years.*" Il chante aussi très drôlement le premier couplet de *Jim Crow*, et puis il siffle, il trépigne de la façon la plus plaisante. S'il voit une personne porter un verre de vin à la bouche, il lève la patte droite et crie: "A la santé de S. M. la reine Victoria!" Il fait quelquefois des variantes à son toast, et dit: "A la santé de S. A. R. le prince Albert!" ou bien encore: "A la santé de la Princesse Royale et que Dieu la bénisse!" Ce savant oiseau a été payé £50.—*Id.*

QUÉBEC:

SAMEDI, 30 JANVIER 1841.

MR. DE VATTÉMARE.

Les citoyens de Montréal ont exprimé publiquement leur profonde gratitude pour ce digne philanthrope, en accueillant avec joie l'idée de la grande et utile institution dont il est venu doter ce pays. S'il en était autrement, ce serait méconnaître la sublimité des vues de cet homme bienfaisant auquel nous devons un hommage éternel de reconnaissance, et renoncer délibérément aux avantages qui doivent résulter de leur réalisation. Deux assemblées, ayant pour objet spécial l'établissement d'une Institution littéraire et scientifique, conforme au système de Mr. de Vattémare, et convoquées alternativement par les citoyens des deux origines, viennent d'avoir lieu à Montréal. Nos lecteurs apprendront par l'extrait suivant tiré du *Vrai Canadien* les résultats de l'une de ces deux assemblées.

"L'assemblée de Canadiens, annoncée dans notre dernier numéro, s'est tenue vendredi soir, dans la maison appartenant à John Donegani, écuyer, Rue St. François Xavier, sous la présidence de Charles Mondelet, écuyer, Mr. Romuald Cherrier ayant été prié d'agir comme Secrétaire. Le système de Mr. Vattémare y fut avantageusement développé par le Président, et des mesures furent prises pour seconder le zèle de ce généreux philanthrope pour la cause de l'éducation—trois *hourras* bryans furent donnés aux Canadiens d'origine Britannique, qui se sont mis de l'avant pour prêter la main à cette œuvre sublime, en échange des trois *hourras* qu'ils avaient donnés la veille, dans le même but, aux Canadiens d'origine Française. Entre autres Résolutions, on a ouvert une souscription immédiate aux fins de faire chanter une messe solennelle, pour mettre cette noble entreprise sous la protection de la Divine Providence. Cette messe sera chantée jeudi prochain, le 28 du courant, dans l'Eglise Paroissiale de cette ville, à huit heures et demie du matin. Nous espérons que chacun de nos concitoyens se hâtera d'y aller déposer l'encens de sa prière et de ses vœux pour la réalisation d'un système qui nous promet une ère nouvelle pour tout le pays."

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. V. DE LORME,
QUÉBEC, RUE ST. JEAN, N^o 18.

Prix Coutants !

Marchandises Sèches.

Le soussigné offre en vente à son magasin, rue St. Jean, no. 18, AUX PRIX COUTANTS, les marchandises suivantes :

- Draps de diverses couleurs,
- Casimir carreaaté,
- dito rayé, &c. &c. &c.
- Tweeds de différentes qualités,
- Draps de Pilote bleu, à l'épreuve
- dito dit brun, de l'eau,
- Couvertures de laine blanche,
- Couvre-pieds blancs,
- dito de couleur,
- Merinos Unis,
- dito fleuris,
- Flanelle blanche,
- dito rouge,
- dito jaune,
- dito verte,
- Carisé blanc,
- dito gris,
- Caleçons de flanelle,
- Plad,
- Camelot carreaaté,
- Etoffe carreaaté pour manteaux de Dames,
- Châles de laine,
- Gants de laine,
- Bas de laine,
- Velour de soie de couleur,
- dito dit noir,
- dito de coton,
- Patrons de mousseline de laine,
- Mousseline de laine en pièce,
- Gros de Naples de couleur,
- Rubans,
- Mouchoirs de soie, } une variété,
- dito de coton, }

- Coutil de fil,
- Toile à draps, 10 quarts,
- Toile fine d'Irlande,
- Toile ouvree,
- Naples de toile ouvree,
- Futaine rayée et carreaaté,
- Guillaume,
- Coton jaune, double largeur,
- dito simple dit,
- dito à tablier,
- dito à chemise,
- dito croisé
- Une grande variété d'indiennes,
- Indienne à meuble,
- Coton à doubler,
- Stocks de soie et autres pour mes-
- sieurs,
- Quate,
- Maillemole unie,
- dito carreaaté,
- Laine, &c. &c.

Et une variété d'autres effets convenables à la saison.

J. V. DEORME.

Québec, 30 Janvier 1841.

A VENDRE à cette imprimerie : Le Livre du Philosophe, ou, L'Art de lire l'horoscope — opuscule dont le manuscrit autographe a appartenu à Napoléon suivi d'une nomenclature des fleurs accompagnée de leurs emblèmes, et des signes divers dont est marqué le sort de la vie des hommes selon le mois dans lequel ils naissent. — Prix : Douze sous par exemplaire, et 5s. à la douzaine. — Aussi la première livraison brochée d'une série d'histoires amusantes et morales dédiées à l'enfance par un instituteur canadien et dont la suite sera publiée par livraisons successives. — Prix : Deux sous par exemplaire, et 9s. la douzaine.

Québec, 16 Janvier 1841.

Le soussigné informe respectueusement le public que son imprimerie renferme un matériel assez considérable, il peut confectionner les ouvrages suivants au plus court avis, dans l'une ou l'autre langue :

- Affiches grandes et petites,
- Livres, Pamphlets et Brochures de tout format et de toute grosseur,
- Catalogues,
- Factures, Circulaires, Cartes pour invitations aux fêtes, balles, Cartes de visites, Blancs pour les Avocats, et les cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc.

J. V. DEORME.

Québec, 16 Janvier 1841.

A vendre à cette imprimerie le Calendrier pour

1841.